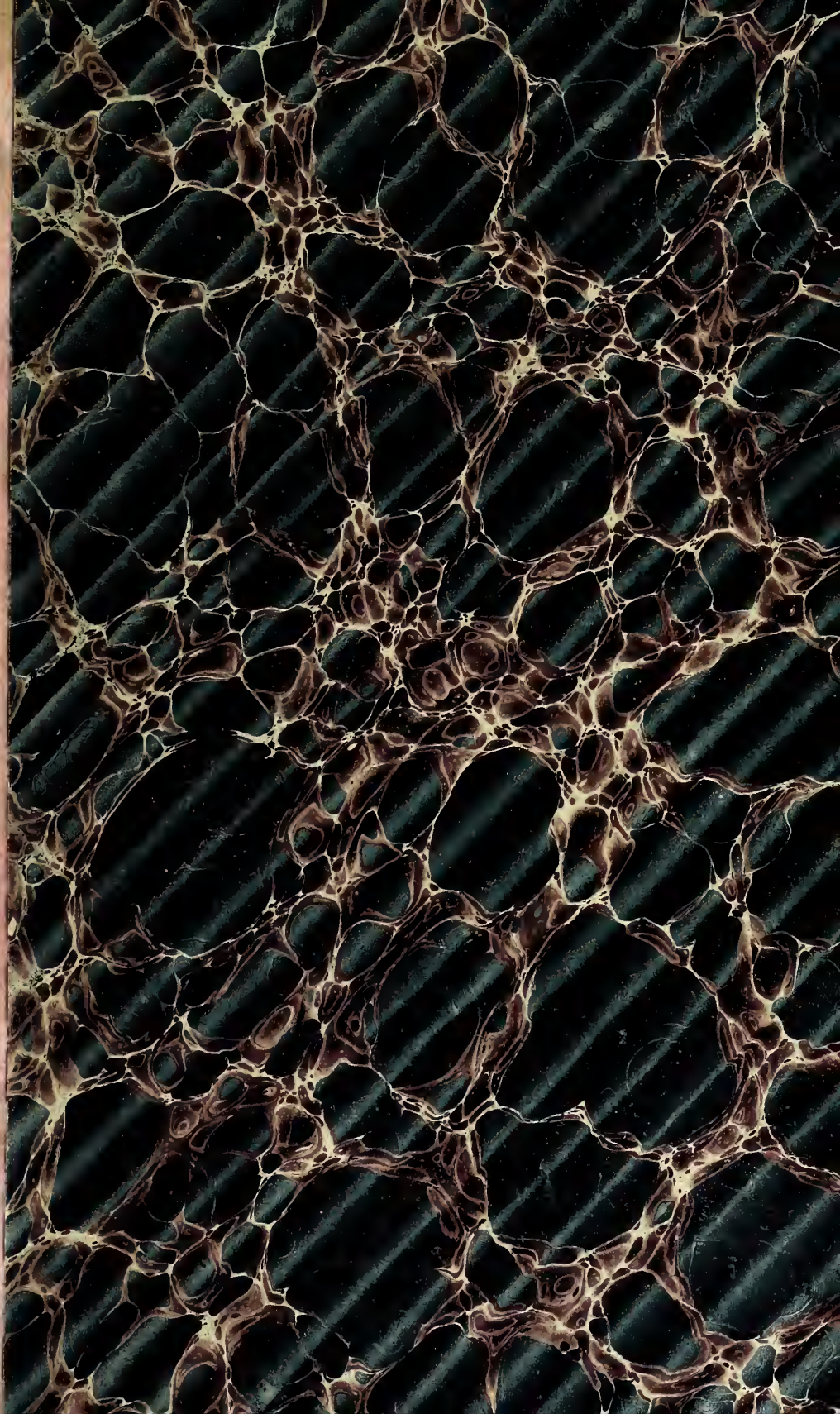

2

très rare

par Nelson Cottreau

voir Thieme-Becker XXII, p. 115/116

Kuwasseg, Karl Josef

Trieste 1802 – Venezia 1877

UNE

EXISTENCE D'ARTISTE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE SCHNEIDER ET LANGRAND,
1, rue d'Erfurth.

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/uneexistencedart00nels

CHARLES RUWASSE

UNE

EXISTENCE D'ARTISTE

ESSAI BIOGRAPHIQUE

SUR

CHARLES KUWASSEG,

PEINTRE;

SUIVIE DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

Poésie;

PAR J.-B.-H. N.....-C.....

Sed dux atque imperator vitæ mortalium animus est.
SALL., *Jugurt.*

Sed in magnâ copiâ rerum, aliud alii natura iter ostendit.
SALL., *Catil.*

C'est l'esprit qui ordonne, qui dirige la vie des hommes.

... Toutefois, au milieu de cette immense diversité de routes, la nature designe à chacun celle qu'il doit suivre.

Their aims as various as the roads they take,
In journeying thro' life.....
ROBERT BLAIR, *The Grave*, a Poem.

Leurs buts sont aussi divers que les routes qu'ils parcourent, à mesure qu'ils avancent dans ce voyage qu'on appelle la vie.

PARIS,

CHEZ H.-L. DELLOYE, ÉDITEUR,

PLACE DE LA BOURSE, 5;

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES,
Palais-Royal, galerie d'Orléans.

SAINT-JORRE,
Boulev. des Italiens, 7, et des Capucines, 25.

SUSSE FRÈRES,
Place de la Bourse, 31.

ALPHONSE GIROUX,
Rue du Coq, 7.

1844

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AU PLUS GRAND ÉCRIVAIN DE L'ÉPOQUE.

La vie est une maladie mortelle ;
C'est pourquoi nous nous débattons si fort contre l'oubli.
Le pygmée aspire au géant,
Le roitelet aspire à l'aigle.

C'est ce qui fait que nous voyons incessamment des myriades de voyageurs obscurs et ignorés, qui s'en vont inscrivant leurs noms inconnus, soit aux flancs des pyramides ou sur le dôme de Saint-Pierre; soit aux sommets granitiques des montagnes, ou sur les parois de la cabane de Pierre le Grand (ce qui est plus innocent qu'Érostrate).

Et c'est aussi pourquoi j'écris mon nom au bas du vôtre.

J.-B.-H. NELSON-C... FAU

Villeneuve-Saint-Georges, 1er janvier 1844

PROLÉGOMÈNES.

AVANT-DIRE.

I.

Il existe, de par le ciel, une certaine flamme insaisissable et inconnue au vulgaire; cette flamme d'essence, d'émanation divine, peu importe qu'elle soit fluide électrique, magnétique ou galvanique (ce que je laisse à déterminer à nos physiciens philosophes, après quoi je leur dirai merci!). Ce feu, que l'on est convenu d'appeler génie, visite, traverse et illumine de certains

cerveaux humains et prédestinés, qui ont la faculté de se l'approprier, de se l'assimiler, et de produire, sous son active et chaude influence, tantôt ces découvertes providentielles et transcendantes qui remuent, déplacent l'équilibre des mondes; tantôt ces œuvres d'art, images et reflets de la nature, destinées à épurer le goût et les jouissances du cœur et de l'esprit; à régénérer l'homme, et à pousser la civilisation jusqu'en ses dernières limites.

Mais, à Dieu ne plaise que je confonde le génie de ces grands législateurs, de ces grands civilisateurs, de ces grands meneurs d'hommes, en un mot, qui ont heurté des populations entières, en les ruant les unes sur les autres, et, opérant par là de ces immenses fusions de genre humain, qui étaient dans les décrets de Dieu, apparemment, avec le génie plus humble des grands artistes : il y a du génie à différents degrés, à différent titre, si je puis ainsi parler.

Ceux qui ont imposé, par le seul ascendant de leur individualité, l'autorité de leurs lois, si sévères qu'elles fussent, d'ailleurs, à des hordes insoumises et indisciplinées, sans frein, vivant au gré de leurs appétits féroces et désordonnés, et acceptant le joug parce qu'un homme leur disait : *J'ai mission, et je veux;* ceux qui ont rencontré la poudre à canon, l'imprimerie, l'application de la vapeur, de la vapeur surtout, dont les mystérieuses destinées sont encore inconnues; antidote futur de la tour de Babel, qui doit, à force de siècles, relier le genre humain en un seul peuple, comme il le reliera un jour en une seule pensée et en

une seule langue; ceux-là, dis-je, sont des génies de premier ordre : les grands poëtes, les grands artistes, sont des génies du second Les premiers secouent et ébranlent le monde; les seconds le parent et l'embellissent.

Mais, chose étrange, l'histoire de ce même génie offre en outre de singulières anomalies, de piquantes oppositions, de curieux contrastes : on lui décerne des distinctions sociales; et ces priviléges, ces titres honorifiques, dont le hasard de la naissance, ou l'omnipotence impuissante des souverains s'était vainement efforcée de le grandir, se perdent et s'annihilent, précisément à force de gloire et d'illustration.

La peinture, le plus noble des arts, selon Vasari, Malvasia, Ridolfi, Lomazzo, Baldinucci, Annibal Caro et d'autres auteurs, était placée en grande estime en Italie, où les patriciens les plus notables des républiques du moyen âge tenaient à honneur de la pratiquer.

Un beau jour, au château de Chiusi, en Toscane, s'avise de naître, en 1474, le comte Michele-Angelo Buonarotti *. Ce noble florentin aurait pu assister aussi bien à la bataille de Fornoue qu'à celle de Ravenne ou d'Agnadel, et être fait duc sur le champ du combat.... Non! au lieu de ceindre l'épée, il saisit la palette, et commence à devenir célèbre, sous ce pape inflexible et guerrier qu'on appelait Jules II.

On connaît les emportements, les violences, les colères fougueuses, les brouilleries entre ce pontife et

* De l'ancienne famille des comtes de Canosses.

Buonarotti : un jour, dans son dépit, ce nouvel Achille se retire exaspéré, non sous sa tente, mais dans son atelier et boude le nouvel Agamemnon. Vainement le superbe pontife descend jusqu'à la prière, inutilement il écrit lettre sur lettre ; enfin, il s'humilie, il s'abaisse.... Celui qui daignait à peine poser nonchalamment, ses pieds sur la tête des empereurs et des rois, se courbe, les larmes aux yeux, les mains jointes, il supplie *son très-cher fils* et demande l'aumône au pinceau de l'artiste ; car il savait bien, lui, qu'au bout de ce pinceau puissant restaient suspendues les gloires du Vatican et les foudres du jugement dernier !... Les nuages se dissipent enfin : radieuse apparaît la chapelle Sixtine * ; Saint-Pierre domine le monde étonné * ; Moïse tient les tables de la loi * !... Désormais il n'y a plus de comte Buonarotti..... il n'y a plus que Michel-Ange.

Et de nos jours, qu'un gentilhomme de bonne maison et de haut lignage descende des sires de Chateaubriand, se révèle tout à coup au sein de nos tourmentes révolutionnaires, et prenne rang comme premier écrivain du siècle ; le phénix étendu sur le bûcher de sa gloire s'est consumé au feu de son génie.... il renaît de ses cendres.... Comme le comte Buonarotti, le noble vicomte s'est annulé.... il a disparu !... Et la postérité dit tout bonnement : Michel-Ange ! — Chateaubriand !

Ce sont là, il est vrai, de bien grandes phrases et de

* La Peinture, l'Architecture, la Sculpture : trinité artistique de Michel-Ange.

bien grands noms, à propos d'un peintre pauvre et modeste ; mais celui qui peut discourir de sang-froid des arts et des artistes, doit garder le silence sur ces matières, et abjurer le titre d'amateur, s'il ne se sent pas le désir, comme la volonté, de se dresser à leur niveau, fût-ce en montant sur des échasses.

II.

Aussi, qu'il apparaisse ou surgisse une œuvre supérieure, ou un homme dont le talent se soit révélé fortuitement ; alors je ne puis m'en taire, et j'éprouve ce que je nommerai l'impossibilité du silence. C'est ainsi qu'à l'avénement du beau tableau de Couder, je formulais l'admiration qu'il me fit éprouver, il y a déjà bien des années :

Le Lévite d'Ephraïm.

L'époux n'entend plus rien !... Effrayé du silence,
Il sort de son asile... il chancelle... il s'élance.
Un douloureux effroi se peint dans ses regards.
Quels sont ces vêtements et ces voiles épars ?...
Oh ! quel spectacle affreux, pour son âme éperdue,
A sa porte, à ses pieds, sa compagne étendue,
A ses yeux égarés n'offre, de toutes parts,
Que les débris sanglants du meurtre et de l'outrage.
Ils ont cessé leurs cris... quel calme après l'orage !
Était-ce ainsi, dit-il, que j'ai dû la revoir ?
Moi qui la ramenais plein d'amour, plein d'espoir,
De tout ce qu'elle fut, maintenant dépouillée,
Dieu ! qu'elle est belle encor, quoique morte et souillée !
L'ange exterminateur pourra-t-il donc jamais

Exhausser la vengeance au niveau des forfaits ?
O fleur ! par ces cruels, horriblement ravie,
Ce n'était point assez, ils t'arrachent la vie,
Et tes cris de détresse irritant leurs désirs,
De ta lente agonie ils ont fait leurs plaisirs.
De l'homme dépouillant l'auguste caractère,
La volupté du tigre éclatait dans leurs yeux...
Ton corps, ils l'ont souillé ! qu'il rentre dans la terre.
Ton âme resta pure ; elle retourne aux cieux !

En revanche, et par compensation, cette impossibilité du silence, je l'éprouve également à l'aspect des médiocrités qui pullulent à nos expositions annuelles, trop nombreuses et trop souvent répétées : moi qui protestais naguère et exhalais ainsi ma mauvaise humeur, à propos des accroissements monstrueux et déplorables des numéros du livret du Salon !

Boutade.

D'enfantements divers quelle effroyable crise !
Comme aux dépens de l'art, l'art se popularise !
De mille nouveaux noms le livret s'appauvrit :
Tout court la rue, et l'art, la science et l'esprit.
Il n'est plus de profane, et plus de sacrilége,
Et plus de sanctuaire, et plus de privilége ;
Au feu sacré la foule ose porter la main ;
En se vulgarisant, l'art s'énerve et s'efface ;
Chacun du tabernacle engorge le chemin,
Affronte le soleil et le regarde en face !
Plus de gloire, de l'or, clame le genre humain :
D'artistes, de tableaux, aussi quelle avalanche !
Quoi ! de la fin des temps serait-ce le signal ?

Où me cacher, où fuir ce déluge infernal?
Ce torrent, de salut m'offre alors une planche :
Sus, procureur du roi, monte à ton tribunal ;
Prends ton réquisitoire, aux foudres vengeresses ;
Et poursuis le livret des peintres du Salon,
Comme contrefacteur, cauteleux et félon,
De l'utile Almanach des vingt-cinq mille adresses !

Or, ce n'est donc pas moi que l'on pourra accuser de s'éprendre follement d'un fanatique enthousiasme, ou d'une stupide admiration, pour des hommes ou des œuvres sans valeur ! c'est ce qu'avant tout je tenais à constater.

III.

Donc me trouvant, il y a quelque temps, dans les magasins d'un de nos marchands d'objets d'art le plus en vogue, j'insistais auprès du chef de l'établissement sur le mérite de Charles Kuwasseg, et sur l'injuste obscurité dans laquelle languit, jusqu'à présent, cet excellent peintre de paysages. — Certainement, me répondit l'honorable négociant que j'interpellais; certainement, Kuwasseg a du talent, et même beaucoup de talent ; mais qu il ait un nom, et alors je rétribuerai ses productions à un taux quatre et cinq fois plus élevé que le prix que j'y puis mettre aujourd'hui.

— Avoir un nom, lui répliquai-je, c'est chose bien facile à dire; mais dans un siècle de camaraderie, et à système arrêté, quand même, *où nul n'a de l'esprit, hors nous et nos amis;* où l'art injuste de faire, de défaire, et

de refaire les réputations, est un métier de folliculaires sans mission, qui ne connaissent pas le premier mot du langage des arts dont ils osent se dire les interprètes ; qui parlent sans cesse, et avec assurance, d'un sanctuaire dont ils n'ont pas même entrevu le péristyle, et qui commettent impunément les plus lourdes bévues !.. dans un tel siècle, ajoutai-je, l'homme modeste, quel que soit son mérite, d'ailleurs, peut-il se faire un nom ?

Je me retirais indigné en prononçant ces derniers mots, et en répétant : Avoir un nom, avoir un nom ! mais le nom sans talent est donc plus avantageux, dans ce bas monde, que du talent sans un nom ?... C'est cela, on paye l'étiquette et non la chose. Allons, n'importe, j'accepte et je me fais cette mission ; je n'ai jamais eu, que je sache, l'épine dorsale très-flexible ; elle est même assez rétive et réfractaire vis-à-vis des grands et des heureux de ce monde ; mais elle retrouvera sa souplesse devant le mérite et pour le malheur.

Dans mon indépendance absolue des hommes et des choses, je vais tâcher, moi, qui n'en ai pas de nom ; moi, citoyen obscur et ignoré ; moi, qui ne sais m'humilier que devant les supériorités de l'intelligence, mais homme consciencieux avant tout ; je vais essayer, dis-je, de faire partager mes convictions à mes concitoyens. D'ailleurs, n'ai-je point passé une partie de ma vie à comparer, à juger les œuvres d'art en général, et les tableaux en particulier ? n'ai-je pas visité les plus beaux Musées et les plus précieux cabinets de l'Europe ?

ne possédé-je pas, moi-même, quelques rares spécimens des maîtres les plus recherchés?...

Courage donc!... je me sens le droit et l'autorité de proclamer que je ne connais pas, à Paris, quatre paysagistes supérieurs à Charles Kuwasseg; à Charles Kuwasseg, élève de son propre génie et de la nature; de la nature qui ne lui a révélé, dans son immense livre, toujours ouvert, que des intuitions vraies, simples et naïves comme elle; indépendantes et pures de tout charlatanisme, de tout système arrêté et convenu d'avance; de ce *chic* ignoble, de ces misérables *ficelles* d'atelier, qui ravalent le plus noble des arts au niveau du plus vulgaire métier, et qui ont égaré et perdu tant d'artistes de mérite et d'avenir.

Mais, m'objectera-t-on encore, vous êtes inconnu, vous, et vous prétendez mettre en lumière un artiste? c'est comme si l'ombre voulait éclairer les ténèbres. Oui, répliquerai-je, mais un faible brin d'herbe a pu dans l'occasion sauver la vie à l'homme qui se noyait, et le faire surgir, triomphant et radieux, au-dessus de l'abîme qui allait engloutir son obscure existence. Aux petites causes les grands effets : je veux révéler au monde artistique Charles Kuwasseg.

IV.

J'écrirai ces quelques lignes sur sa vie d'artiste; vie misérable s'il en fut; lutte affreuse et déplorable entre son génie et les besoins matériels. Il y a tant de gens

qui ne savent pas, qui ne comprennent pas que l'on puisse mourir de faim et de froid, et se sentir consumer, en même temps, par cette flamme mystérieuse et inconnue que l'on appelle génie : tiraillement monstrueux et fatal infligé à quelques hommes prédestinés du malheur et du talent ; et que contemple stupidement la foule indifférente.

Eh ! dites-moi pourquoi ce rude et pauvre enfant de la basse Styrie est artiste? lui, sans appui; lui, sans maître; lui, sans patronage?... il l'est, parce que Dieu la voulu; parce qu'il ne pourrait ou ne saurait être autre chose. Demandez plutôt compte au rossignol de ses accents mélodieux; au lion, de ses rugissements sauvages; au torrent, de sa course vagabonde; à la mer, de sa fièvre incessante ; à l'orage, de sa foudre rapide ; au ruisseau, de son doux murmure?

Car, voyez-vous, c'est vainement qu'il a voulu comprimer sa vocation. On s'est efforcé, on a essayé de le faire, tour à tour, peaussier en Croatie ; menuisier, manœuvre, et même portefaix, en Styrie ; et au milieu de ces rudes travaux, de ces fortunes diverses, frappé, maltraité, privé de nourriture, de vêtements, et presque d'abri pour dormir, sa vocation reprenait le dessus, parce qu'aucun obstacle ne peut l'arrêter ou le détourner dans sa route.

Trahit sua quemque voluptas.
VIRG., *Eclog.* II.

. . . . . .

. . . J'irai donc, et je dirai à ceux qui occupent les culminances sociales : Faites comme Diogène, cherchez

un homme, associez-vous à ce noble métier que faisaient, eux aussi, Louis XIV et Napoléon. Ils cherchaient, trouvaient l'homme et le mettaient en valeur. Mais à quoi servirait de le découvrir, si vous ne lui accordez pas, au moins, en retour des trésors de son talent, l'humble obole destinée à soutenir l'existence qui doit enrichir vos collections, et faire honneur un jour au pays qu'il a adopté ?

UNE

EXISTENCE D'ARTISTE.

RÉCIT.

Charles Kuwasseg naquit à Trieste, en 1803, d'honnêtes parents, mais pauvres, et chargés d'une nombreuse famille, que leur travail subvenait à grande peine à nourrir et à élever. Son père tenait les livres d'entrée et de sortie d'un *magasinier*, ou entrepositaire israélite, nommé Lévi, qui recevait, pour compte d'autrui, partie des riches cargaisons que l'on déchargeait sur les quais du port de Trieste.

Enfin, cette modeste industrie, qui avait suffi jusque-là au pain de chaque jour, dut leur manquer, alors que les décrets impériaux, relatifs au blocus continental, vinrent anéantir, d'un seul coup, la vie et le mouvement maritimes de Trieste.

On ferma les magasins qui avaient regorgé, jusqu'à ce moment, de tant de richesses; et l'humble et honnête teneur de livres fut congédié brusquement par le seigneur Lévi, qui l'engagea à aller chercher fortune ailleurs. Le petit Karl avait alors neuf ans.

décharnés, accompagnés d'un morceau de pain noir et dur, qu'il partageait avec le chien du logis.

Quant à sa chambre à coucher, il avait le choix de deux appartements : ou d'un hangar à moitié démoli, ou d'un grenier sans porte ni fenêtres, asile toujours ouvert aux orages et aux tempêtes. Un sac rempli de paille, un jupon, en lambeaux, de la femme du maître, formaient son coucher ; il dormait pourtant ; sur quoi les malheureux ne dorment-ils pas ? Il se fourrait dans son sac pour se soustraire au froid; mais alors que son sommeil devenait profond et doux, lorsqu'il savourait à longues aspirations l'oubli de ses maux, le maître, furieux de ce que l'on pût goûter une seule jouissance sous son toit inhospitalier, venait réveiller le pauvre enfant à grands coups appliqués sur la tête, qui finirent même par le plonger dans un espèce d'idiotisme hébété.

Un jour, sa mère, inquiète de son sort, se trouvant sur la place du marché de Graëtz, aperçut un marchand de Rackersburg, et s'informa du petit apprenti peaussier. — Quel intérêt si vif, madame, vous porte donc vers cet enfant ? — Hélas ! je suis sa mère, fit-elle en sanglotant. — Ah ! madame, hâtez-vous de le rappeler, si vous ne voulez apprendre bientôt la fin de sa malheureuse existence. La pauvre femme ne se le fit pas dire à deux fois ; elle supplia, les larmes aux yeux, le marchand forain, aussitôt son retour à Rackersburg, de lui ramener son fils, mais ce ne fut pas sans peine : on employa tour à tour la menace et la ruse pour le retirer des mains de son bourreau, qui voulait le garder à toute force et même intenter un procès.

L'enfant revint donc au toit paternel dans un état de marasme et d'abrutissement, qui fit craindre longtemps pour ses jours et sa raison.

Pendant l'année qu'il y passa, il reçut quelques leçons à l'école publique, et apprit à lire et à écrire l'allemand; puis on le mit de nouveau en apprentissage. Cette fois-ci, ce fut chez un menuisier des faubourgs de Graëtz.

Là, il devint en butte, non-seulement aux mauvais traitements du patron, mais encore à ceux des compagnons qui, jaloux de quelques petits pourboires qu'ils supposaient lui avoir été octroyés, pour de l'ouvrage qu'il était chargé de porter en ville, l'accablaient de coups au retour; puis, quand il était bien brisé, bien moulu, on lui criait en chœur : *Karl, va faire chauffer la colle!* Ces mots étaient comme un refrain qui revenait à la fin de chacune de ces scènes de sauvage violence.

Ne pouvant supporter plus longtemps cette existence, il s'échappa un beau jour et revint chez ses parents qui, après quelque temps de repos, le placèrent de nouveau chez un autre menuisier, où, soutenu par l'amitié de l'un des compagnons, il put supporter les épreuves de ce laborieux apprentissage, et devenir compagnon lui-même; là, du moins, il avait éprouvé une lueur de félicité : il avait connu les charmes de l'amitié.

Il y avait déjà longtemps que le jeune Kuwasseg avait donné des preuves de sa merveilleuse aptitude à l'art du dessin, soit en allant vendre, le dimanche, sur un éventaire, aux foires de la ville, de petits bonshommes qu'il avait confectionnés avec un art surprenant pour

son âge, soit en devenant professeur, à cinq sous par jour, à l'école de dessin linéaire. Professeur enfant lui-même (il avait alors douze ans) d'autres enfants près desquels on l'avait admis comme condisciple, on s'aperçut, trois jours après, qu'il était fait pour donner des leçons et non pour en recevoir.

Quelque temps après sa réception au grade de compagnon menuisier, une grande et illustre dame, comtesse de Nützcky et mère de l'un des plus riches palatins de la Hongrie, l'employa à dessiner l'arbre généalogique de sa famille; arbre gigantesque, touffu, aux mille branches et tout couvert de siècles; tant cette noble famille avait jeté de nombreux et puissants rameaux, dont l'héraldique ombrage semblait s'étendre sur tout le beau royaume de Hongrie.

Elle fut si contente de ce travail, qu'elle en recommanda l'auteur à son fils, le fier magnat. Kuwasseg partit pour la Hongrie, le cœur plein d'espoir; mais, hélas! toutes ces belles espérances s'évanouirent comme une vapeur légère à l'approche du soleil levant.

Le noble Hongrois, absorbé par les douceurs de l'écurie et les charmes du chenil, laissa languir le pauvre artiste dans le plus complet oubli, croyant faire beaucoup pour lui en le traitant sur le même pied que sa meute.

Il se lassa, on le conçoit, de cette vie sans avenir, et revint à Graëtz, en se soustrayant, presque par la fuite, au singulier patronage de son soi-disant protecteur, qui, tout en le délaissant, tenait à lui comme à sa chose, à un point dont il serait difficile de se faire même une idée.

Il existe à Graëtz de curieuses et très-anciennes fresques, dont l'auteur est resté inconnu. Ces fresques, tout empreintes de ce caractère religieux, mystique et féodal de la vieille Allemagne, avaient éveillé, dès l'enfance, dans l'âme du jeune Kuwasseg, de ces rêveries qui vous transportent hors de la vie réelle, pour vous plonger dans un monde d'extase et de poésie. Chaque jour il allait contempler ces vénérables reliques, puis s'en retournait tout pensif, absorbé dans sa rêverie.

Un matin qu'il revenait, avec son ami le compagnon de ses travaux d'artisan, de cette espèce de pèlerinage habituel, l'imagination encore occupée de ces peintures gothiques qui résument tout un siècle, et qui semblent animées de toute la rêveuse mélancolie de Martin Schœn[1], ou d'Israel Van Mecheln[2], il lève les yeux par hasard, et aperçoit, sur un balcon, dans tout l'éclat de la grâce et de la beauté, Prézina, jeune fille dont la taille élégante et souple, le regard noir et velouté, les longs cils frangés de soie, l'admirable et ondoyante chevelure, pouvaient faire rêver une imagination moins artiste que la sienne. Il resta comme ébloui, frappé de vertige, et absorbé dans la contemplation.

Certainement, il n'avait pas la prétention, lui, l'enfant rebuté du malheur et de l'infortune, que donna depuis George Sand à ses compagnons menuisiers, qui aiment et se font aimer de jeunes et adorables marquises, qu'ils finissent même par épouser, ma foi, tout comme s'ils eussent été comtes ou barons..... Mais

[1] Peintre-graveur allemand au XVe siècle.

[2] Orfévre-graveur du XVe siècle.

il se rappela que lui, enfant, avait partagé les jeux de cette belle et angélique personne. Un instant rapproché par l'âge, il ne lui avait plus adressé une seule parole depuis que les années l'avaient autant élevée au-dessus de lui, qu'elle l'était en ce moment sur ce balcon, d'où elle trônait, pour ainsi dire, comme une reine sur le vulgaire. Mais cette apparition inattendue décida de sa vocation d'artiste et éveilla en lui d'autres idées ; il voulut se grandir par le talent au niveau des supériorités sociales; et, abandonnant à toujours le rabot et la varlope pour la palette et les pinceaux, il partit subitement pour Vienne, sans que l'objet de cette détermination spontanée se doutât seulement de la nouvelle impulsion qu'il venait d'imprimer à la vie d'un homme par la seule fascination du regard et de la beauté.

Il quitta Graëtz en compagnie de quelques artistes dramatiques qui se rendaient, eux aussi, à Vienne. Il y était recommandé à une personne qu'il chercha en vain dans cette immense métropole, sans pouvoir la découvrir. Le hasard lui fit rencontrer, plus tard, un ami de cette même personne qui l'employa, il est vrai ; mais qui ne put remplir, à son égard, les minces engagements qu'il avait contractés envers lui.

Ce fut alors qu'il tomba dans un dénûment dont il serait difficile de se faire une idée ; errant tantôt à travers les méandres tortueux des rues de Vienne ; tantôt, sur le Prater, parcourant ces belles avenues, où il voyait passer comme des éclairs éblouissants les plus fastueux équipages ; tantôt échappant comme par miracle aux pieds de ces vifs et beaux coursiers, montés

par de brillants cavaliers, saturés de toutes les superfluités que donne l'opulence : lui, le paria de la fortune; lui, excommunié du banquet universel du genre humain, tâchait d'oublier sa faim et sa misère, en fumant un cigare que sa fierté avait bien pu condescendre à mendier d'un passant; car jamais il n'aurait pu tendre la main ou courber le dos, pour la pièce de monnaie dont sa vie pouvait dépendre en ce moment suprême; car, sachez-le bien, il y a une grande différence entre donner ou recevoir un cigare, et donner ou recevoir la pièce de monnaie qu'il représente : le cigare se résume en fumée, ainsi que toutes les belles promesses humaines. Donc, on peut l'offrir sans prétention, sans conséquence, comme on peut l'accepter sans vergogne et sans honte.

Comme il rentrait, le soir, dans le petit cabinet qui lui servait d'asile, il pensa qu'il n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures, et qu'il ne pourrait point passer beaucoup de jours ainsi. Il en vint à regretter de n'avoir pas été écrasé sous les roues des beaux équipages, ou sous les pieds des rapides chevaux du Prater.

La tête vide, ainsi que l'estomac, il se coucha, après avoir fumé le reste de son cigare, et s'endormit d'un sommeil tout entremêlé d'hallucinations et de rêves plus bizarres les uns que les autres.

En s'éveillant, tiraillé par la faim, et ne sachant même pas comment il payerait les quelques florins qu'il devait à son hôte, pour le loyer de son misérable grabat; n'ayant pour tout mobilier qu'une chétive malle contenant une petite tête de plâtre et une vieille chemise, il se rappela le nom d'un célèbre marchand

de lithographies et de dessins, se mit à l'ouvrage, et termina deux belles et grandes aquarelles qu'il lui porta, non sans se reposer plusieurs fois durant ce pénible trajet, tant il était exténué et affaibli par son jeûne forcé.

Enfin, il frappe à la porte du magasin d'estampes, et présente en tremblant, au maître du logis, les deux dessins : — Cela est très-bien exécuté, lui dit cet homme ; mais mon frère, qui est en même temps mon associé et chargé exclusivement des achats de notre maison, est absent ; il vous les prendra volontiers à son retour. — Et.... quand revient-il? — Dans huit jours. — Dans huit jours! ah! monsieur, vous prononcez mon arrêt de mort, car il y a maintenant quarante-huit heures que je n'ai mangé. — Est-il possible?.... alors je vais déroger à nos habitudes.... je vous en donne.... douze florins!... Quoique ces deux dessins eussent pu être évalués facilement à un prix bien supérieur, Kuwasseg saisit convulsivement les douze florins offerts ; se précipita dans un de ces réduits souterrains, une de ces espèces de caves-restaurants où mangent les ouvriers de Vienne ; puis, se faisant servir successivement deux gamelles à pleins bords, d'une certaine soupe au lard, en usage en ce pays, il but une demi-bouteille de vin, retourna chez son hôte, paya son loyer, et fut tout étonné, le lendemain, de se retrouver vivant, et de n'avoir pas succombé à un tel excès, après une telle abstinence.

Un jour qu'il consommait un de ses derniers florins, à son mince ordinaire, il s'aperçut qu'il était l'objet de l'attention d'un vieillard, dont la tournure et les manières annonçaient une condition supérieure à

celle des artisans qui mangeaient à la même table. En effet, le vieillard taciturne et observateur devint plus communicatif, et lui adressa même quelques questions ; touché de sa position, il lui apprit qu'il était un ancien professeur réformé de l'université, et qu'il connaissait deux jeunes gentilshommes fort distingués, appartenant à l'élite de la société, que leur désir d'apprendre et leur soif d'acquérir des connaissances nouvelles allaient porter à entreprendre un voyage de long cours, dans les deux Amériques ; et qu'ils désiraient de s'attacher un artiste, en qualité de dessinateur, à leur suite, position qu'il se faisait fort de lui obtenir auprès des deux jeunes seigneurs.

A cette proposition, Kuwasseg crut voir le ciel ouvert à mille battants; il s'imagina que la fortune, lasse enfin de le persécuter, lui ouvrait tous ses bras à la fois. Hélas! il n'en fut rien ; il ne fit que changer de misères. Il accepta aux appointements de cinquante francs par mois.

Charles Kuwasseg eut le tort, dans son ignorance des choses de ce monde, de signer un traité qui l'attachait comme le nègre à la glèbe ; traité dont ses nouveaux patrons crurent devoir exiger la stricte et rigoureuse exécution.

Je n'approuve ni ne blâme, il ne m'appartient pas de me prononcer; toujours est-il que la même main qui avait tracé les sublimes délinéaments du Chimborazo, où les cataractes plus sublimes encore du Niagara, n'aurait pas dû, ce semble, être employée à cumuler les travaux de la cuisine et ceux de l'écurie ; à cirer des bottes et à raccommoder ou brosser les habits.

Et puis, qui l'eût pensé? le crayon pacifique a eu ses dangers; le pinceau inoffensif a vu dresser contre lui l'arme des combats; et l'artiste s'est vu quelquefois exposé comme la sentinelle perdue, la veille d'une bataille.

Un jour, il dessinait sur les hauteurs qui couronnent Lima.... soudain un coup de feu se fait entendre, et une balle va se perdre en sifflant dans les broussailles qui recouvrent ses pieds!... Attendez, carabines et mousquets, armes impatientes du meurtre et ivres de sang humain, laissez-lui au moins le temps de parachever son œuvre, suspendez votre foudre?... vaine prière! Le temps de recharger l'arme, et une autre balle vient effleurer sa chevelure.... de grâce, encore un coup de crayon.... et puis après.... un coup de fusil.... si vous voulez.... Il ne se fait pas attendre.... une troisième balle vient briser en éclats le fragment de rocher qui lui servait de pliant, et il se résout, en reculant, à abandonner, non sans regrets, sa périlleuse position.

Une autre fois qu'il étudiait, le crayon en main, les délicieux alentours de la Havane, une escouade d'hommes armés l'entoure, le saisit à l'improviste, l'entraîne.... C'est un espion, s'écrient-ils, on va le passer par les armes. Cependant un chef survient, sur ces entrefaites; il veut bien reconnaître la sincérité des dénégations de l'artiste qui, lui ouvrant son portefeuille, parvient à le convaincre de l'innocuité de son travail. Il échappe comme par miracle à la mort des traîtres.... O belles Havanaises! Andalouses du nouveau monde, vos yeux et vos castagnettes sont bien

aimables, il faut en convenir; mais, en revanche, les escopettes et les stylets de vos braves matamores ne le sont guère . . . . . .

Ensuite, tantôt perdu dans des solitudes immenses, les pieds ensanglantés, rampant à la manière des reptiles qui l'entouraient; tantôt obligé de traverser à toute course les pampas sans fin, sur des chevaux indomptés, et sous le poignard des Gauchos, souvent levé sur lui sous les plus frivoles prétextes, il accomplit son voyage.

Ce fut aussi dans ces circonstances qu'il se vit atteint d'une affection monstrueuse, l'éléphantiasis; c'est-à-dire que ses jambes et ses pieds se confondaient en une seule masse de chair informe, assez semblable aux jambes de l'éléphant; et que, dans cette triste position, il fut laissé seul, pendant vingt-quatre heures, et préposé à la garde de tous les bagages, réunis et amoncelés au milieu d'une forêt.

Comme jadis les anciens chevaliers, et plus récemment comme Don Quichotte, il accomplit sa veille des armes.

Livré à lui-même au sein de ces vastes solitudes, et la nuit venue, il se mit à construire avec les malles, les valises, les portemanteaux et les sacs de nuit, une espèce de fort; puis, se plaçant au milieu de cette redoute improvisée, avec une torche allumée, il veillait dans la crainte des bêtes féroces, qui ne faillirent pas à venir montrer leur mufle, à travers les espèces de créneaux formés par les interstices des bagages.

Il aperçut entre autres deux yeux flamboyants comme des escarboucles; c'étaient ceux d'un jaguar qui rôdait

aux alentours. Il voulut en vain lui décharger à bout portant un pistolet d'arçon, la poudre humectée par la pluie ne prit pas feu : l'arme resta muette ; et le visiteur importun put revenir impunément, jusqu'aux premiers rayons de l'aube, faire briller son regard sinistre sur le pauvre planton, qui entendait en même temps le frôlement du boa, ou le cliquetis funèbre du serpent à sonnettes, qui se déroulaient lentement à travers les hautes herbes de la forêt.

Toutefois, au milieu de ses courses vagabondes et échevelées, il lui arrivait aussi de ces aventures dont il fallait bien rire ou pleurer. Or, souvent, il prenait le premier parti, ainsi qu'on va le voir dans cette anecdote, un peu à la Sancho Pança.

Il relevait depuis trois jours d'une fièvre dangereuse, lorsqu'il lui fallut partir pour se rendre à l'isthme de Panama, où l'on devait s'embarquer à bord d'une corvette anglaise, qui stationnait dans une rade, à deux lieues de la côte.

A peine en route, la caravane est accueillie par un de ces orages diluviens, dont les solitudes du nouveau monde offrent seules l'imposant spectacle. On était au centre d'une forêt; il fallut quitter sa monture, et chasser devant soi chevaux et mulets ; car ces animaux, effrayés par les feux croisés de l'électricité qui se dessinaient en ogives au-dessus de leurs têtes, et par les détonations non interrompues de la foudre, que répercutaient la profondeur des échos, étaient comme saisis de vertige, et se cabraient dans tous les sens.

Enfin, on se remet en route, trempés comme si l'on sortait d'un fleuve; on arrive au port, puis l'on s'em-

barque sur une de ces longues et étroites yoles formées par un immense tronc d'arbre creusé, et l'on aborde la corvette.

A peine à bord, notre pauvre convalescent, épuisé de fatigue et, de plus, tenaillé par une de ces *fringales* furieuses et folles qui ne connaissent ni mesure ni ménagements, comprimait avec force son estomac, veuf depuis longues heures de tout aliment, lorsqu'il avise un domestique qui mettait le couvert du commandant, et lui adresse une de ces pantomimes énergiques et touchantes qui sont comprises de tous.

Son regard de colombe est si implorateur et si expressif!...

Le compatissant domestique considère l'accoutrement bizarre et de marqueterie de son interlocuteur muet, qui portait un pantalon rouge de dragon, rogné à la hauteur du genou; un dolman de hussard, des babouches turques, et une casquette bordée d'un galon. Cette mosaïque de vêtements lui impose; il s'imagine avoir affaire à un homme d'importance, et le place tout bonnement à table, en face de la place encore vide du commandant, qui mangeait habituellement seul.... Apercevoir un grand verre de grog qui s'y trouvait, le saisir et l'aspirer d'un trait fut pour lui l'affaire d'une seconde.... Le commandant arrive enfin, se place, pose ses coudes sur la table, se met la tête entre les mains, et considère fixement, avec tout le flegme britannique, son étrange et improvisé commensal qui s'était mis vis-à-vis de lui, dans une posture parfaitement identique.

Enfin, durant cette minutieuse et réciproque investi-

gation, une personne survient qui chuchote à l'oreille de notre artiste que ce n'était pas là sa place, et qui l'entraîne à la table du contre-maître, au moment même où le cuisinier venait d'y déposer une soupière dont les larges flancs étaient remplis à pleins bords, et dont le fumet, fortement accentué, impressionnait puissamment l'odorat, ce complice tentateur de l'estomac.....

Aux occurrences extrêmes et imminentes, les décisions subites et audacieuses : il découvre la gamelle gargantualienne, y plonge à coups redoublés la cuiller, et, chose incroyable, l'ingurgite en entier dans cet estomac dont un long jeûne, la maladie, l'épuisement avaient décuplé l'énergie.... (pour la première fois, le contenu est plus considérable que le contenant), puis il replace exactement le couvercle, s'enveloppe de son manteau, se couche sur un banc, et s'endort.

Cependant, le contre-maître arrive avec ses commensaux, il découvre triomphalement la soupière.... mais, ô prodige ! ô désappointement funeste et digne de Tantale !... vide affreux et complet ! On appelle le maître-coq, on lui fait subir un interrogatoire sévère ; on lui dit que des plaisanteries de ce genre sont tout à fait inconvenantes et hors de saison, et qu'elles pourraient bien lui attirer certaines corrections.

Le cuisinier jure ses grands dieux que ses bras sont encore fatigués du poids de la soupière monstre, si légère maintenant. En vain se rejette-t-il sur quelque esprit malfaisant qui aurait joué ce tour diabolique, puisque, après tout, la puissance de l'évaporation ne va pas, non plus, jusqu'à annuler une telle masse dé-

trempée; enfin on avise le dormeur éveillé, on le secoue rudement.... Soudain, le maître-coq est illuminé d'une révélation instantanée : du geste le plus comique, il désigne le délinquant; on va lui faire un mauvais parti, déjà la garcette est levée.... mais bientôt un fou rire convulsif, inextinguible, les saisit tous, et c'est en se tenant les côtes qu'ils prononcent son absolution.

Ils ont ri : les voilà désarmés !

. . . . . .

Il arriva enfin en France, après deux ans et demi de séjour en Amérique : c'était quelque temps après la revolution de 1830. Là, il éprouva un autre crève-cœur (*broken heart*), quand il vit, plus tard, exposées aux *montres* des marchands d'estampes, ces belles études qu'il avait si péniblement élaborées, lithographiées et signées par des artistes, fort honorables sans doute, mais qui n'avaient jamais, eux, quitté les bords de la Seine pour ceux de l'Amazone.

Ainsi, après avoir parcouru les deux Amériques, depuis le cap Horn jusqu'à la baie d'Hudson; après avoir admiré les Cordilières, vu Rio-Janeiro, Panama, Santiago de Chili, Lima, Quito, Guayaquil, Quebec, Niagara, les forêts vierges; tous ces beaux spectacles de la nature, contemplés au prix de tant de souffrances et de fatigues, ont été perdus pour lui : répétons donc, pour la cent millième fois, l'éternellement vrai, l'éternellement injuste : *Sic vos non vobis.*

Tel fut jusqu'ici le triste sort de cet homme; sa destinée sera-t-elle meilleure? je l'espère.

Marié, peu après son arrivée en France, à une veuve jeune encore, déjà mère de deux enfants, cinq autres sont venus depuis accroître cette famille, composée aujourd'hui de neuf individus, dont le soutien est une lourde tâche imposée à l'artiste, qui voudrait aller se retremper aux sources du vrai et du beau, mais que des exigences toujours croissantes forcent à se cloîtrer dans son atelier pour y subvenir, à grand labeur, à de si pesantes charges.

Cependant, diverses personnes qui occupent dans le monde un rang distingué ont fait accueil à son talent : je citerai monsieur le comte et madame la comtesse Ernest de Girardin, et M. de Cambacérès ; MM. Léon Brocard et de Bez, parmi les amateurs. Des artistes tels que MM. Ary Scheffer, Hippolyte Vanderburch, Justin Ouvrié, Hauguet, Romain, Cazes et Besnard l'ont apprécié.

Ses productions n'ont jamais subi l'humiliation d'un refus à notre Salon annuel; elles ont été accueillies aux expositions de la société des Amis des Arts; à celles de Cambrai, de Douai, de Valenciennes, de Nantes et de Boulogne; elles ont obtenu des médailles de bronze et d'or : celles de bronze il les conserve encore ; celles d'or... hélas! cruelle et dure nécessité, ont été mangées en famille. Il fallait vivre.

Un de ses tableaux, gagné par S. M. le roi Louis-Philippe au tirage annuel de la société des Amis des Arts, orne, dit-on, l'un des appartements de ce monarque. Un très-beau pastel, représentant l'épisode du radeau de la Méduse, a été accueilli par S. A. R. Mgr. le comte de Paris, qui a bien voulu gratifier l'artiste.

Enfin, M. de Rothschild possède aussi un charmant morceau de Kuwasseg, qui lui avait été recommandé par Ary Scheffer.

Advienne que pourra : il suivra sa voie douloureuse. Ne sait-il pas que le véritable artiste est un aigle, mortellement blessé, qui aspire et s'élève encore vers le soleil, quoique chaque battement d'aile lui coûte une année d'existence?

Il s'est habitué à son malheur obscur, parce qu'il a contemplé, de bien près, de hautes et célèbres infortunes.

Que de fois, sous les sombres ombrages de Schœnbrunn, n'a-t-il pas vu le vénérable empereur François, qui découvrait mélancoliquement son vieux chapeau usé pour le saluer comme il saluait toujours, d'ailleurs, le plus humble de ses sujets; accompagné du jeune homme pâle, né roi de Rome, tombé des hauteurs du Capitole aux abîmes de Reichstadt; captif dans ses sentiments, prisonnier dans ses actions, comme la lame de son épée l'était dans le fourreau, tandis qu'il fléchissait languissamment et descendait une à une les marches du tombeau, sous le poids écrasant d'Atlas...le grand nom de Napoléon!

N'a-t-il pas aussi entendu raconter les malheurs et les fidélités touchantes d'Haydn? Ce grand artiste, lors du second siége de Vienne, était resté malade dans une petite maison située à une demi-lieue de Schœnbrunn, et à portée des batteries françaises qui tirèrent, ce jour-là, quinze cents coups sur la ville sainte, objet de son amour. Les projectiles aux ailes de feu planaient sur sa demeure. En vain voulait-

on l'arracher au danger; assis à son piano, un ardent et pur patriotisme avait ranimé ses forces défaillantes, et sa voix chevrotante retrouvait quelque énergie pour chanter:

Dieu préserve notre bon empereur!

Puis enfin, lorsque quatre bombes vinrent à s'abattre successivement à quelques pas de son humble asile, on voulut employer la violence pour l'entraîner; il résista; et à chaque nouvelle appréhension de la foudre, qui menaçait sa tête vénérable, sa voix affaiblie murmurait encore son refrain chéri:

Dieu conserve notre bon empereur!

. . . . . .

Maintenant, voulez-vous savoir comment s'opère la révélation instantanée du talent?... Un jour, Kuwasseg parcourait les sombres et abruptes solitudes des forêts de la Styrie. Il descend près d'un ravin escarpé au fond duquel mugissait un torrent fougueux; plein du désir d'admirer de plus près cette nature désordonnée et sauvage, il se cramponne aux lianes, et parvient à une anfractuosité qui formait une espèce de niche, suspendue à pic à quelques pieds au-dessus de l'abîme.

Là, absorbé dans sa contemplation, il ne s'aperçoit pas que les heures s'écoulent, rapides comme l'onde turbulente qui bondit et tourbillonne, et que le torrent, gonflé par les orages de la veille, exhausse à vue d'œil ses flots courroucés; déjà ils clapotent sous ses

pieds, qu'ils atteignent et couvrent.... Frémissant, il se réveille enfin de son extase, il sort de sa rêverie..... l'onde furieuse croît, monte encore, et toujours; impossible de remonter, impossible de redescendre..... il va mourir!..... il s'y résigne....

Blotti dans la retraite qui va lui servir de tombe, il sent comme d'éblouissants vertiges : la vie a passé spontanément devant ses yeux, comme un éclair rapide qui va se plonger et s'éteindre au sein du gouffre bouillonnant..... il attend..... O bonheur inespéré! l'onde menaçante se calme et s'arrête enfin; elle décroît, il est sauvé; et il bénit le ciel qui lui a donné de telles impressions, et qui, ne les lui faisant pas expier au prix de son existence, lui a permis d'en garder un éternel souvenir.

Son talent, ignoré des autres comme de lui-même, s'est révélé : hier il était artisan, aujourd'hui il est artiste, il est peintre! *Ed anchè io son pittore.*

Voulez-vous savoir, ensuite, comment un artiste de valeur en apprécie un autre? Je lui demandais son opinion sur le beau tableau de Koeck-Koeck, exposé au dernier Salon; sur cette œuvre, où chaque plante, chaque brin d'herbe, sont rendus avec une perfection désespérante; et cela, sans nuire à l'effet général. De ce tableau, enfin, qui peut supporter l'analyse minutieuse et investigatrice du myope, comme le regard rapide et d'ensemble du presbyte, et qui grandit à mesure qu'on s'en éloigne, des contempteurs impuissants ont dit : *Il n'y manque plus que des fourmis.* Kuwasseg a dit, lui : — Ah! quelle œuvre admirable! Heureux celui qui pourrait être initié aux secrets, aux mystères de ce

talent privilégié ; je voudrais le suivre pas à pas, ne le point quitter d'un instant, être admis à toutes les merveilles de ses inspirations... Et puis après... — Et puis après ? ajoutai-je... — Et puis... après... je l'*adorerais*.

Kuwasseg n'est pas beau, comme il en convient lui-même, avec la plus naïve bonhomie, ses yeux sont petits, mais ils étincellent d'esprit et d'intelligence ; mais l'ampleur de son front haut et large annonce et recèle les trésors du talent ; mais cette physionomie mobile et expressive révèle tous les mystères d'une organisation au-dessus du vulgaire, dotée, à un haut point, de l'esprit d'observation ; de la faculté de conception qui imagine, unie à la promptitude, à l'adresse de la main qui exécute et qui réalise ; qui prend l'inspiration sur le fait, et la nature en flagrant aspect de beauté.

Du reste, il possède cette simplicité, cette franchise, cette naïveté spirituelle qui décèle l'homme en rapport et en contact immédiat avec cette même nature ; et quoiqu'il connaisse à peine ces inimitables peintres de l'ancienne école de Harlem : les Ruysdael, les Hobbéma, les Wynants, les Berghem, les Wouwermans, les Hackert ; comme eux, il aime à peindre ces coups de soleil qui précèdent ou suivent la pluie ; comme eux, il affectionne ces contrastes magiques de lumière et d'ombre ; et s'il semble les imiter à son insu, c'est que, comme eux, et avec eux, il s'est rencontré sur le même terrain : l'interprétation vraie et sentie de la nature.

Enfin, depuis la marine jusqu'aux forêts et aux montagnes, il exprime tout sur ses toiles : et les roches abruptes, et les ruines féodales, et les chaumières

agrestes, dont le toit perce à peine au-dessus du feuillage qui les recèle, et dont la cheminée, qui laisse échapper une légère vapeur, annonce que dans ces fraîches solitudes ne vivent que tout juste assez d'êtres humains pour les animer, mais pas assez pour en corrompre l'air pur, l'innocence et la simplicité primitive.

Charles Kuwasseg, qui a aujourd'hui quarante ans, habite Villeneuve-Saint-Georges, à quatre lieues de Paris. Il est temps qu'on le connaisse. J'ai appelé la publicité à mon aide, pour le tirer de l'oubli, et si j'échoue :

J'aurai, du moins, l'honneur de l'avoir entrepris!

Concitoyens! je vous ai conviés à son talent; conviez-moi, à votre tour, à sa popularité; ce sera ma plus douce, comme ma plus précieuse récompense.

POSTFACE.

Ebruiter un nom qui mérite d'être connu et le mettre en voie de célébrité artistique, tel a été le but de mes trop faibles efforts.

Si je n'eusse été mû par les motifs exposés précédemment, je me serais bien certainement abstenu de publier cet essai ; je me fusse contenté d'une biographie universelle à l'usage de tous : puissants et faibles, oppresseurs et opprimés, grands et petits, riches et pauvres, souverains et sujets ; la voici : elle est un peu plus abrégée que celle de *Michaud*. C'est une imitation de *Robert Montgommeri*.

Un Homme a respiré !

(Biographie universelle.)

Vanitas !...

I

Tombé dans le torrent des siècles innombrables,
Un homme a respiré, — mais quel fut son destin ?
— Au vôtre il fut pareil, mortels à lui semblables
Il apparut un jour et vécut un matin.

II.

L'endroit qui l'a vu naître est un profond mystère ;
On ignore les lieux où la mort l'a vaincu ;
Son nom n'est qu'un son vague, oublié de la terre,
Voici la vérité qui, seule, a survécu :

III.

La force, que remplace une langueur mourante,
Une ardeur généreuse, un lâche abattement,
Ont éteint, ranimé sa vigueur expirante,
Comme toi l'ont soumis à plus d'un changement.

IV.

La douleur, le plaisir, l'espoir et les alarmes,
Dans son sein palpitant ont régné tour à tour :
Du bonheur... et des maux... un sourire... et des larmes !...
Par l'oubli tout le reste est couvert sans retour.

V.

Qu'il a souffert !... Sa peine est à jamais passée ;
Il avait des amis... tous ont fini leurs jours ;
Il connut les plaisirs... leur joie est effacée ;
Il eut des ennemis... ils dorment pour toujours.

VI.

Il aima d'une ardeur qu'il disait éternelle ;
La tombe a dévoré l'objet de ses amours.
Eh ! qu'importe au destin que l'on soit jeune ou belle,
Quand du char de la vie il arrête le cours ?

VII.

Les astres, l'air si pur, l'Océan et la terre,
Le cercle des saisons, et le jour et la nuit,
Pour lui changent en vain : la vie et la lumière
Ont été son partage, et ne sont plus pour lui.

VIII.

Tout ce que tu peux voir il le vit apparaître ;
Tout ce que tu souffris a comblé son ennui ;
Il fut ce qu'à présent tu t'enorgueillis d'être :
Tout ce que tu seras, il l'est dès aujourd'hui.

IX.

On vit se réfléchir, dans son œil plein d'audace,
Les rayons du soleil, l'azur brillant des cieux :
Les cieux brillent encor !... Mais où donc est la trace
De la voûte éthérée empreinte dans ses yeux ?...

X

Les monuments détruits, leurs épitaphes vaines ;
Les vestiges du temps, pour qui rien n'est sacré ;
Les annales du monde, et des races humaines,
Ont laissé quatre mots : *Un homme a respiré !*

TABLE DES MATIÈRES.

Epître dédicatoire.	Pages 5
Prolégomènes. — Avant-dire	7
Récit.	19
Postface.	43

APPENDICE

A LA NOTICE INTITULÉE

UNE EXISTENCE D'ARTISTE.

Imprimerie SCHNEIDER et LANGRAND,
rue d'Erfurth, '.